

## LE CONFERENCIER ET SON INTERPRETE: CONDITIONS DE REUSSITE OU D'ECHEC DANS LA TRADUCTION SIMULTANEE ET CONSECUTIVE

**Nicolae SELAGE**  
*Aurel Vlaicu University, Arad*

Le succès des conférences internationales relève en grande partie de la bonne communication que les interprètes sont à même d'établir entre tous les participants et toutes les langues utilisées. Mais la persistance d'un nombre réduit de traducteurs professionnels place encore inévitablement l'interprétation des conférences sous le signe de l'urgence et de l'improvisation, diminuant parfois considérablement la qualité du transfert et de la diffusion du savoir scientifique, car la traduction simultanée et consécutive représente, même dans les meilleures conditions, une forme limite de communication, sollicitant au maximum et instantanément d'amples connaissances socio-linguistiques et des habiletés longuement exercées et confortées par la pratique.

Pièce intermédiaire dans le flux de l'information, l'interprète devrait fonctionner, en forçant un peu la comparaison, à la manière des condensateurs qui doivent assurer un débit constant dans les circuits électriques. Des variations trop grandes dans le voltage à l'entrée ou des imperfections cachées dans le condensateur empêchent ce dernier de fournir une tension égale à la sortie : on dit qu'il dévolte ou survolte, qu'il surchauffe, qu'il cale, qu'il brûle. On a vu souvent des interprètes « caler » ou ne plus savoir parler leur langue et chacun d'entre nous peut en alimenter une anecdote impitoyable et souvent injuste. La mode des transmissions « live », censée prouver les merveilles d'une technique communicationnelle instantanée et sans frontières, nous offre presque quotidiennement les bafouillages incohérents d'interprètes improvisés ou, ce qui revient au même en terme de résultats, mal situés dans une équation spatiale artificielle ou trop vaste pour éviter les lacunes et les inexactitudes, sinon le ridicule.

La réalité est que n'est pas traducteur ou interprète qui veut, ni dans n'importe quelles conditions.

Les mieux placés pour s'en rendre compte sont justement les enseignants de langues étrangères, eux-mêmes assez souvent sollicités pour faire office d'interprètes lors des réunions scientifiques internationales. Parmi eux on trouve d'ailleurs de fins connaisseurs de langues, laborieux, tatillons, obsédés d'exactitude, mais n'ayant pas toujours choisi la traduction ou l'interprétation comme leur vocation première. Ils seront les premiers à découvrir les limites de leur volontariat et les difficultés particulières de leur nouveau rôle. Pourtant, l'exercice reste instructif et engage à un sérieux travail de réflexion sur les conditions minimales sans lesquelles la traduction immédiate d'un discours libre ou d'un exposé écrit s'avère plus d'une fois une tâche des plus ardues et des plus ingrates, sanctionnée sans ménagement par un public peu averti sur la complexité

des langues et sur les embûches que celles-ci dressent en face des transpositions.

Aux yeux du profane, notre rendement dans la transposition d'un texte, par exemple, ne devrait pas être inférieur à l'adresse de nos doigts sur le clavier de l'ordinateur. Ce genre de préjugé ne doit pas trop nous étonner : à peine avons-nous le courage de reconnaître entre nous-mêmes que 40 pour cent, au moins, du temps de traduction est occupé par la recherche terminologique dans les dictionnaires (Permentiers & Springael & Troiano, 1994: 50, note 1). Que dire encore du temps mis à élaborer nos petits lexiques thématiques (effort allégé, il est vrai, depuis quelques années par la mise en ligne d'un nombre considérable d'encyclopédies, de trésors informatisés ou de glossaires techniques assez généreux), ou du fait qu'à chaque changement de technoclecte nous mettons parfois plusieurs jours pour acquérir une initiation élémentaire à un domaine de connaissance ou d'activité pratique inédit?

La littérature dédiée aux techniques d'interprétation est bien plus jeune que celle écrite en marge des traductions depuis Cicéron et St. Jérôme. Jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, la profession d'interprète était réservée à la diplomatie, étant pratiquée donc en milieu restreint et sans connexion avec le monde académique. C'est la massification des exigences de communication globale, consécutive à la deuxième guerre mondiale, qui a imposé la création d'écoles d'interprètes dans les grands centres de contacts internationaux. Il n'est point surprenant de constater que la capitale de l'Union Européenne, Bruxelles, située elle-même au carrefour des langues, possède des écoles et des bureaux de traduction des plus performants, que le multilinguisme est un souci majeur de la Commission Européenne et que l'un de ses commissaires vient d'être chargé d'améliorer la communication linguistique à l'intérieur du gigantesque Babel que plusieurs millénaires ont érigé sur notre Vieux Continent.

Si, jusque récemment, nos universités possédaient seulement des facultés de philologie où les exercices de traduction sortaient rarement du domaine littéraire, à l'heure actuelle on enregistre un nombre considérable de facultés ou de départements de *Langues modernes appliquées* promettant haut et fort de former en trois ans à peine des secrétaires polyglottes performants et des traducteurs et interprètes de conférences en série pour tous les domaines. L'initiative reste bonne en soi, même si les résultats sont encore modestes, vu que la didactique de cette spécialisation est encore à ses débuts, que les ressources locales sont souvent insuffisantes et que peu d'étudiants confirment une réelle vocation et acceptent de se dédier entièrement à une profession dont ils n'ont pas anticipé les difficultés et les responsabilités. S'y ajoute encore une autre privation, et de taille par ses conséquences : peu d'entre eux bénéficient à la fin de leurs études d'une année d'immersion dans la langue et la culture d'un autre pays ou de pratique linguistique dans la terminologie technique et la culture organisationnelle et de marketing d'une entreprise multinationale.

Si trois années d'études ne suffisent pas pour achever une formation de traducteur ou d'interprète, elles peuvent pourtant jalonner le parcours de longue haleine de celle-ci et apprendre à nos étudiants ce qu'ils doivent savoir pour atteindre leur but.

Titulaires d'une licence universitaire couronnant des études approfondies de traduction et d'interprétation de conférences, les traducteurs et les interprètes doivent bénéficier d'une expérience internationale et d'une formation culturelle supérieure aux standards habituels. À cette fin, ni l'un ni l'autre ne peuvent se contenter de maîtriser une seule langue étrangère. Une deuxième et une troisième langue s'avèrent plus d'une fois des outils comparatifs indispensables pour le choix d'une solution dans la traduction, car certaines langues possèdent plus de ressources d'équivalence que d'autres dans une situation ponctuelle de la langue de départ.

Étant donné qu'une bonne traduction va toujours en direction de la langue maternelle ou de la langue des sentiments les plus intimes, « *Celle que l'on cultive intellectuellement et que l'on pratique au quotidien. Celle avec laquelle on compte son argent, on se met en colère et on fait l'amour* » (Permentiers & Springael & Troiano, 1994: 48), il va de soi qu'il faut cultiver celle-ci avec le plus grand soin. Négliger l'étude du roumain, éliminer de la curricula la lecture des grands écrivains modernes et contemporains d'expression roumaine, ne pas prévoir la lecture permanente d'une revue littéraire et des grands journaux nationaux, traiter superficiellement les questions de linguistique générale etc. peuvent donner l'impression d'une accélération de l'apprentissage des langues et des cultures étrangères dans nos facultés de *Langues modernes appliquées*, mais c'est construire sans base solide et vouer à l'échec les efforts les plus persévérants de nos étudiants. Rien de plus décourageant et de plus lamentable que de voir des étudiants ignares en leur langue maternelle et butant sur les plus banales collocations roumaines. La priorité de la langue maternelle est particulièrement soulignée par Michel Tournier, longtemps traducteur assidu avant de devenir lui-même écrivain traduit partout dans le monde : « *traduire de l'anglais en français, ce n'est pas un problème d'anglais, c'est un problème de français* » (Tournier, 1977: 164).

Fait autrement important, si les interprètes professionnels sont tenus de connaître en profondeur au moins trois langues, ils doivent aussi s'en servir couramment, car tandis qu'un bon traducteur peut frôler l'autisme ou se résumer parfois à une expression monosyllabique dans ses rapports sociaux, l'interprète appartient plutôt à la famille des personnes extraverties et communicatives, à l'œil vif, à l'oreille toujours en éveil et possédant une capacité naturelle d'élocution et une vivacité d'esprit longtemps cultivées dans le dialogue avec les autres. À tout cela doit s'ajouter constamment l'élargissement des connaissances culturelles, en associant solidement les acquis à chaque étape de l'apprentissage des langues, car « *il ne s'agit pas seulement d'additionner la langue et la culture ... pour expliquer ou provoquer la communication qui intègre ses vecteurs, mais de les mettre surtout en scène et en œuvre* » (Defays, 2003: 83).

Un atout non négligeable est fourni par l'exercice dans l'art de l'éloquence, car l'interprète doit être non seulement un avide lecteur, mais aussi un tantinet acteur et orateur, et savoir moduler sa voix, suivre le rythme du discours qu'il reproduit, préserver autant que possible les traits stylistiques les plus saillants et les plus personnels du conférencier. Tâche ardue s'il en est, car l'interprète bénéficie rarement du recul nécessaire pour évaluer les particularités stylistiques

d'un discours et jamais d'« *empans mnésiques* » dépassant cinq à neuf items d'une chaîne sonore (mots, lettres, chiffres etc.), conservés à peine quelques deux à trois secondes, pour les transposer ou adapter sans faute dans la langue d'arrivée. « *Dans ces conditions, l'unité à dégager est l'unité de pensée, conformément au principe que le traducteur doit traduire les idées et des sentiments et non des mots* » (Vinay & Darbelnet, 2006: 37). Obligé de transformer rapidement des « unités de traduction » de dimensions souvent incontrôlables en « unités de sens » ou « unités de discours », et d'opérer plutôt avec des concepts qu'avec des mots, l'interprète doit développer aussi une « *formidable gymnastique mentale de la mémorisation immédiate et de la décodification 'automatique' dans les registres des différentes langues pratiquées oralement* » (Oustinoff, 2007: 90).

À cette fin, il doit auparavant s'acclimater autant que nécessaire à la terminologie et aux concepts fondamentaux du domaine visé par la réunion scientifique ainsi qu'aux textes que celle-ci va soumettre à l'attention et aux débats publics. Lorsque le temps préparatoire ne lui permet pas d'esquisser une traduction préalable ou lorsque la collaboration directe avec l'auteur d'un exposé est trop limitée pour en éclaircir d'avance tous les aspects délicats, l'interprète peut faire appel à la traduction consécutive par segments, surtout s'il possède un bon exercice sténographique, et solliciter le cas échéant la répétition de certaines phrases. Une situation plus favorable est celle où l'interprète reçoit en temps utile le texte du discours à transposer et peut ainsi offrir à l'audience un travail de réflexion, en version claire et suivie.

Dans toutes les réunions internationales les participants de marque sont polyglottes. Pour des raisons de recherche et par besoin de faire connaître la subtilité de leur pensée, l'étendue de leur érudition ainsi que toute la nouveauté et la complexité de leur travail, ils ne laissent rien au hasard et n'hésitent pas à apprendre et employer plusieurs langues. Et lorsqu'ils ne connaissent pas la langue des organisateurs, ils sont les plus coopérants avec les interprètes, car ils savent mieux que personne les difficultés du passage d'un idiome à l'autre. Un véritable casse-tête est offert par les participants monolingues, peu sensibles aux affres de la traduction et aux angoisses des interprètes. Ils sont d'ailleurs souvent tout aussi peu sensibles aux rigueurs d'un discours bien construit et c'est leur catégorie qui fournit des textes prolixes qui mettent particulièrement à mal le meilleur de nos efforts et de notre bonne volonté. Mais déontologie et politesse obligent : nous devons déployer tout le tact et toute la science dont nous disposons pour masquer des imperfections qui ne sont pas les nôtres et même les assumer humblement.

Les conférenciers roumains monolingues ignorent également la charge supplémentaire qu'ils imposent en demandant une traduction « contre nature » de leurs discours, c'est-à-dire en direction d'une langue qui n'est pas la langue maternelle de l'interprète. En outre, celui-ci, bien que rarement bilingue ou trilingue au sens strict du terme, ne peut s'en tenir à une seule langue et doit faire office alternativement de double ou triple interprète, ce qui ne va pas sans difficultés parfois insurmontables.

Un autre obstacle de taille dans l'interprétation vient de l'obstination de certains participants à présenter leurs exposés ou leurs interventions dans une langue véhiculaire qu'ils possèdent mal et qu'ils massacrent inconsciemment par une prononciation défectueuse et inintelligible. Dans l'impossibilité de se fier à ses oreilles, l'interprète aura toutes les peines du monde pour s'en sortir sans le texte écrit sous ses yeux. En ce sens, par la fréquence des situations de ce genre, les interprètes anglophones sont actuellement le moins enviables et aussi le plus pénalisés.

Le meilleur des interprètes ne peut pas couvrir avec un égal succès tous les technoclectes d'une langue. Une certaine limitation et spécialisation est souhaitable, même inévitable. Servir d'intermédiaire linguistique à une réunion d'administrateurs est une chose, à un symposium médical une autre, mais une conférence internationale de théologie dogmatique, et l'exemple n'est pas unique, réduit brutalement les points de rencontre entre des langues nourries de traditions liturgiques et de littérature théologique différentes. En cas pareils, le vocabulaire lui-même est plus fermé et codifié, plus figé, voire archaïsant, et moins internationalisé que d'habitude. On se heurte à une multitude de concepts spécifiques et à des formules consacrées difficile à cerner de l'extérieur. Là, un long travail préalable de documentation et de coopération avec les « gens du métier » s'impose pour éviter un blocage communicationnel sûr et cuisant.

La solidarité, la compréhension et l'aide de nos bénéficiaires sont déterminantes pour la réussite de toute interprétation. Cette condition de départ remplit, les moments de satisfaction des interprètes ne sont pas rares ni sans prestige. Et finalement, ce n'est pas un banal contentement que de connaître et de mettre en contact les personnalités de marque d'un certain domaine, d'aider à la diffusion de leur savoir, de donner une idée exacte de leur érudition, de recueillir des signes d'amitié et d'appréciation de leur part et de garder le souvenir inoubliable d'avoir été un acteur important dans le déroulement de quelques événements somme toute assez rares dans la vie culturelle de la cité.

### Références bibliographiques

1. Bell, Roger T., *Teoria și practica traducerii*, Iași, Polirom, 2000.
2. Defays, Jean-Marc, *Le français langue étrangère et seconde*, Liège, Pierre Mardaga éditeur, 2003.
1. *Écrire et traduire*, Textes édités par Christian Libens et Nathalie Ryelandt, Bruxelles, Editions Luc Pire, 2000.
2. Jeanrenaud, Magda, *Universaliile traducerii*, Iași, Polirom, 2006.
5. *La traduction. Problèmes théoriques et pratiques*, Travaux 10, Cercle linguistique d'Aix-en-Provence, Aix-en Provence, Université de Provence, 1993.
6. Mejrî, Salah (sous la direction), *Traduire la langue. Traduire la culture*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2003.
7. Mounin, Georges, *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga Éditeurs.
8. Oustinoff, Michaël, *La traduction*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
9. Permentiers, J., Springael, E., Troiano, F., *Traduction, adaptation & éditng multilingue*, Bruxelles, Telos Communication Group Editions, 1994.
10. Vinay, J.P., Darbelnet, J., *Stylistique comparée du français et de l'anglais. Méthode de traduction*, Nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Didier, 1977 (2006).